Document généré le 16 avr. 2024 12:43

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Toronto International Film Festival 2003
Vingt ans après

Luc Chaput

Numéro 229, janvier–février 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48186ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chaput, L. (2004). Toronto International Film Festival 2003 : vingt ans après. *Séquences*, (229), 6–6.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Manifestations

Toronto International Film Festival 2003

Vingt ans après

En 1983, je participais en tant que critique à mon premier festival de Toronto et j'écrivais le premier long article sur ce festival publié dans un quotidien francophone québécois. Cet automne, comme membre du jury de la Fipresci pour le prix du premier ou deuxième long métrage, je retournais travailler dans ce festival devenu l'un des plus importants au monde.

Hier, le festival se déroulait dans plusieurs cinémas de répertoire ou d'art et d'essai essaimés dans divers quartiers de Toronto jusque à y compris l'Ontario Science Center, très éloigné du centre-ville. Déjà pourtant l'organisation était efficace, tentant de donner à Toronto l'image de marque d'une ville cinéphile, déjà confortée dans son statut de marché-test pour le lancement de films en Amérique du Nord, le festival servant de plus en plus de rampe de lancement pour des succès internationaux comme naguère **Diva** de Luc Besson. Les galas attiraient déjà les stars d'Hollywood et d'ailleurs pour la présentation d'œuvres qu'on croyait déjà vouées à un large public J'ai encore en mémoire la première mondiale de **The Big Chill** de Lawrence Kasdan et l'on sentait aux réactions de la salle que ce film avait gagné son pari de parler légèrement d'un sujet grave, le passage à la quarantaine. Avoir l'honneur d'un gala à Toronto est maintenant pour le milieu cinématographique considéré comme une marque de reconnaissance. Ce pouvoir d'attraction a été construit premièrement par le choix de sélectionneurs qui signent les articles dans le catalogue expliquant leurs choix, ce qui fidélise le public qui peut ainsi dire « si c'est celui-ci qui l'a choisi , je le prends, si c'est l'autre, jamais ». Déjà en 1983, une rétrospective de films de science fiction, la section « Buried Treasures » et celle « Stranger than Fiction » sur les documentaires soulignait l'importance de la diversité et de l'histoire du cinéma dans les choix, de la programmation. Depuis, le festival a pris le contrôle de la Cinémathèque Ontario qui est maintenant, par son centre de documentation, ses rétrospectives et ses publications, une des plus actives dans le monde.

Hier, il était relativement facile pour un critique accrédité au festival de voir les films avec le public Aujourd'hui, mes confrères et moi fréquentions un multiplexe où sont organisées des projections de presse. Un confrère me faisait remarquer que certains journalistes ne sont là que pour un ou deux jours invités par un distributeur important au lancement en fanfare d'un de ses produits rutilants. Pendant ce temps, d'autres confrères courent voir des films qui n'ont pas encore de distributeur et par leur critique changeront peut-être le destin pour quelques-uns d'entre eux. D'ailleurs pendant le festival de Toronto, la guilde des acteurs américains pourrait y tenir une assemblée générale spéciale tant ses membres y sont en grand nombre.

Noviembre, Prix de la Fipresci

Dans ce contexte, avec mes confrères du jury de la Fipresci, je devais voir quinze œuvres qui n'avaient pas gagné de prix ailleurs et n'avaient pas encore de distributeurs. La moisson cette année était plutôt moyenne, plusieurs films n'étant que des hommages ou redites de films célèbres du même pays. D'autres réalisateurs se voulaient plus originaux mais ils avaient tendance alors à ne pas savoir jusqu'où ne pas aller trop loin, ainsi **Testosterone** de l'Américain David Moreton est une version gaie d'un mélodrame mexicain des années 50 sur le thème de la vengeance amoureuse tourné en Argentine, pour raisons budgétaires je suppose, mais qui est mal contrôlée spécialement au niveau de son scénario. **Nicotina** du Mexicain Hugo Rodríguez jouait un peu trop sur les coïncidences dans sa vision de la cupidité et de l'amour de la cigarette dans les quartiers de la classe moyenne de la ville de Mexico.

Déjà, pour son premier long métrage **El Bola**, le réalisateur espagnol Achero Manas avait gagné plusieurs Goyas, les Oscars ou Jutras espagnols . Dans **Noviembre**, il mélange habilement fiction et documentaire pour conter l'histoire de ces troupes de théâtre de rue qui, dans les années 70, ont renouvelé la pratique théâtrale en jouant plus près du public, en improvisant, en impliquant le spectateur et en brisant autant que faire ce peut le quatrième mur de la scène. Employant de jeunes acteurs talentueux pour narrer son histoire de manière vivace, Manas rend aussi hommage à leurs aînés en les filmant dans un faux documentaire où ils témoignent dans un mélange de fiction et de souvenirs de leurs expériences passées. Le film marche, à l'image de son principal protagoniste sur une corde raide et réussit le pari de nous émouvoir et de nous instruire. Pour cela, notre jury unanime lui a décerné le prix de la Fipresci.

Pour ce foisonnement d'œuvres si diverses choisies et présentées avec soin, le festival de Toronto est donc devenu un rendez-vous important pour les cinéphiles.

Luc Chaput